

**Zeitschrift:** Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz

**Herausgeber:** Schweizer Film

**Band:** 7 (1941-1942)

**Heft:** 112

  

**Artikel:** Coupures de journaux...

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-735079>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

près la pièce de Maximilien Vitus, qui a été traduite en 17 langues et dialectes. Comme ce dernier, deux autres films encore sont tournés en Suisse Romande. Le premier, «*Manouche*», est un film d'étudiants, réalisé — pour le Comptoir Cinématographique S.A., Genève — par Fred Surville, lauréat à la Biennale de 1939 et assistant de Jacques Feyder dans «*Une Femme disparaît*»; la jeune actrice Yva Bella en sera la vedette, entourée du chansonnier Pierre Dudan, de Jean Fleury, Robert Verdaine, jeune premier au Théâtre de Lausanne, Dolly Floor, Pauline Carton, P.-H. Wild et tout un groupe d'étudiants lausannois. Ce film, tourné également en version hongroise, marquera la première tentative de collaboration hun-

garo-suisse et aussi l'inauguration du premier studio romand, aménagé actuellement à La Sallaz. D'autre part, Georges Depallens, producteur de «*L'Oasis dans la Tourmente*», prépare un film pour Cinévox, avec la collaboration d'Alfred Gehri qui en écrit le scénario original et les dialogues; les extérieurs seront pris au bord du Lac Léman et au Valais.

Suivront cinq autres films, mais dont nous ignorons encore les détails: «*Ombres du Passé*» et «*Cadeaux de Noces*», tous deux produits par la société Public Films, Lausanne; «*Quatre parmi les autres*», de la Gotthard-Film, Zürich; «*Wir, das Schweizervolk*» (Nous, le Peuple Suisse) réalisé par Dr. Walter Lesch, et «*Ile des Nuages*» des Rhône-Films, Lausanne.

## Coupages de Journaux . . .

Les journaux suisses continuent à porter un grand intérêt aux questions de cinéma et notamment à notre production nationale. Nous ne pouvons que nous en réjouir, car la presse est un excellent intermédiaire entre les producteurs et le public, attire l'attention des spectateurs et reflète leurs réactions.

Nous avons déjà souligné, dans notre dernier numéro, tout l'intérêt que représente le référendum annuel organisé par «*Ciné-Suisse*»; nous croyons intéressant de reproduire aussi les parties essentielles du «*bilan*» qu'a dressé le nouveau rédacteur de ce journal, Mr. Emile Grêt, dans l'éditorial du numéro spécial consacré au film suisse:

J'ai plaisir à graver dans les annales 1941/42 deux événements positifs, de nature différente, mais de répercussions comparables: l'essor de la production suisse romande, et la consécration méritée par une œuvre de notre patrimoine cinématographique, «*Les lettres d'amour mal employées*», à la biennale internationale de Venise. A titre accessoire, un autre sujet d'intense satisfaction m'est fourni par les progrès à peu près constants dont témoigne notre service d'actualités. En revanche, l'état de béatitude injustifiée où semble déjà plafonner l'ensemble de notre activité cinématographique, concentrée presque exclusivement dans les studios de Suisse alémanique, m'effraie davantage encore qu'il ne me déçoit.

..... Car, tandis que MM. Duvanel et Gigon persévéraient opiniâtement, et progressaient dans la voie qu'ils s'étaient tracée, M. Georges Depallens, de Montreux, osait le premier entreprendre un long métrage, «*L'Oasis dans la tourmente*». Ce fut un échec, certes, et d'autant plus regrettable qu'on nous avait imprudemment garanti monts et merveilles. Mais qu'importe

en somme l'issue toujours incertaine d'une expérience: M. Depallens avait donné l'élan. C'est là son mérite à la reconnaissance des professionnels et du public. J'ai confiance, au reste, qu'il saura tirer profit désormais de telle ou telle erreur commise presque inévitablement à son coup d'essai. Simultanément, la maison genevoise D.F.G. annonçait «*Une femme disparaît*», œuvre franco-suisse de notre hôte, le grand Jacques Feyder. Sa présence active, les possibilités qu'il offrait à divers techniciens, à divers acteurs romands de s'affirmer, les précieux conseils qu'il leur prodigua, tout cela devait contribuer efficacement à la pénétration de l'idée cinématographique en Romandie. Son film, de bonne facture, ne fut cependant pas une absolue réussite; mais nous avons gagné considérablement à son contact. Ainsi donc, en l'espace de six mois, le cinéma suisse-romand prenait son essor. ....

Des interprètes aussi, nous en avons: Mlles Yva Bella, Eléonore Hirt, Floriane Sylvestre (celle-là promise au plus bel avenir, celles-ci dignes d'être jugées à meilleur escient), Germaine Tournier, et la petite Yvette Murisier, et d'autres encore, qu'il s'agira de révéler; MM. Daniel Fillion, Jean Hort (le comédien — pas le scénariste), Paul Henry Wild, Jean Fleury, André Béart, sans omettre M. Paul Pasquier, que l'écran doit emprunter à la scène. Et, par-dessus tous, notre incomparable Michel Simon, que l'on s'étonne d'avoir vu si longtemps inactif, à peine sollicité, dans sa ville natale. J'en conclus que nous pouvons aller de l'avant, élargir nos horizons. Les studios romands? Il en est question à Lausanne. Mais alors, il importe d'agir sans délai.

J'ai plus d'une fois écrit les louanges de ces «*Lettres d'amour mal employées*» grâce auxquelles le cinéma suisse reçut officiellement ses ..... lettres de créance. Par la

pureté de son style, par le succès de prestige qu'il nous valut en Europe, le film de M. Leopold Lindtberg marquait une date. Le malheur, c'est que la leçon ait été si.... mal employée.

Le «*Ciné Journal Suisse*» âprement critiqué — injustement parfois, à ses débuts — doit être aujourd'hui pleinement réhabilité. En deux ans d'efforts, son directeur, M. Paul Ladame, son chef-opérateur, l'excellent Georges Alexat, ont réussi d'authentiques prouesses. Je n'en veux pour preuve que cette vigoureuse évocation contrastée de la vie en ville et de la vie aux champs, sous le signe du retour à la terre; le récent numéro consacré au deuxième millénaire de Genève mérite aussi la citation, malgré de légères défaillances. Sans doute il reste du progrès à faire, voire dans le choix des sujets. Mais l'essentiel est acquis: on avance.

En dépit de mon indulgente bonne volonté, je n'en peux dire autant de la production suisse considérée dans son ensemble. De toute la saison 1941/42, si je «*disqualifie*» les courts métrages et l'œuvre de M. Feyder, que nous ne saurions équitablement revendiquer comme nôtre, je n'ai vu qu'un seul film artistiquement comparable aux «*Lettres d'amour*»: «*Roméo et Juliette au village*», toujours d'après Gottfried Keller. On y retrouvait de la fraîcheur, de la poésie, de l'élan — de la sincérité. Deux accessifs encore aux «*Gens qui passent*» et, par acquit de conscience, au «*Landmann Stauffacher*». Avouez que c'est peu, trop peu. La situation m'apparaît d'autant plus alarmante qu'avec le triomphe imprévu des «*Lettres d'amour*», la démonstration était faite de nos possibilités réelles, inespérées.

Ailleurs également, la production suisse suscite bien des critiques. Ainsi, M. Georges Duplain constate dans le «*Curieux*» de Neuchâtel:

Après un subit «*boom*» de la production suisse, au début de la guerre, qui amena la sortie simultanée de toute une série de films de valeur extrêmement inégale, un net ralentissement s'était produit ces derniers mois. Il était dû pour une part au malaise que nous avons souligné précédemment, à cette incertitude sur les voies à suivre par les producteurs de chez nous; et pour beaucoup aussi à certains échecs financiers subis par diverses sociétés productrices, et au renchérissement général. Un film suisse, qui coûtait avant-guerre cent à cent vingt mille francs, et parvenait à renter le capital engagé, exige aujourd'hui deux cent mille à deux cent cinquante mille francs; il est extrêmement difficile de récupérer cette somme dans notre pays.

Puis, notre confrère passe en revue les nouveaux films suisses, les rares qu'on ait vus en Suisse romande et ceux qui sont

actuellement en travail, en regrettant qu'il soit si difficile «de savoir exactement ce qui se prépare chez les Romands, dont chacun semble craindre les coups tordus du voisin». M. Duplain se félicite que «nos films, bénéficiant de la situation internationale, commencent à se vendre à l'étranger et y obtiennent un succès flatteur.... Cela doit nous être», ainsi conclut-il, «un encouragement, certes, mais plus encore une invitation impérieuse à être toujours plus sévères envers nous-mêmes».

Fort discutées sont aussi toujours les questions du «Ciné-Journal Suisse» et des actualités étrangères. Citons encore une nouvelle voix, celle du journal fribourgeois «*La Liberté*»:

D'aucuns voudraient qu'on fit aux actualités suisses une place un peu plus grande, et qu'on diminuât la part des actualités étrangères. Ce vœu nous paraît fondé.

*La proportion entre les actualités étrangères et les actualités suisses est trop en faveur des premières. Mais nous n'irions pas jusqu'à vouloir les supprimer.* Les actualités de guerre, encore qu'elles servent la plupart du temps à une propagande détestable, ont un intérêt documentaire qui peut les justifier.

*Mais nous n'en désirons pas moins connaître encore mieux notre patrie et c'est pourquoi nous souhaitons un développement de notre ciné-journal suisse.* Celui-ci doit cependant rester une revue d'actualité et ne pas tomber dans le documentaire, qui n'est pas son rôle et demande d'autres moyens et une autre technique.

C'est l'intermédiaire entre le film principal et le ciné-journal qui fait complètement défaut chez nous. Le film documentaire, le film qui renseigne son public sur un sujet bien déterminé, problème scientifique, artistique, voyages, etc., est absent. *Le film qui pourrait remplir un rôle véritablement culturel et instruire les jeunes est rarement projeté.*

Les projets d'avenir abondent — ici on voudrait créer des studios, là des collec-

tions cinématographiques ou des centres de documentation, et à Genève même une *Cité du Cinéma*. On s'en promet la fin de toute crise, une floraison des affaires, des montagnes d'or.... Pour bien des gens, le cinéma reste le monde des rêves et des illusions, illuminé par les stars. Fort de son expérience internationale, *Michel Simon* ose faire quelques réserves et dans «*Reflets*», qui a lancé l'idée d'une Cinecittà genevoise, il déclare:

«Tout d'abord il me semble qu'il serait préférable avant même de mettre sur le papier un projet de cette envergure, d'y intéresser les autorités des différents pays européens producteurs de films. Il faut souhaiter aussi que l'on sache créer le climat indispensable à cette vie chaude, touffue, artificielle, un peu exhubérante et qui représente le milieu propice à l'écllosion d'une œuvre d'art cinématographique. L'un des grands obstacles c'est aussi l'esprit de clocher qui, dans notre pays, on ne le sait que trop hélas, neutralise les efforts. Il ne faut pas non plus, et cette exhortation a plus d'importance qu'il y paraît à première vue, s'imaginer que les vedettes étrangères qui pourraient être amenées sur notre sol à tourner de grands films, pourraient «profiter de la situation» pour suivre un cours de catéchisme moralisateur.»

Tout en approuvant l'idée d'une cité du cinéma, il continue:

«Si la population genevoise, qui a fourni durant des générations des artisans et des artistes capables de créer dans le domaine de l'horlogerie, de l'émail, de la mécanique des chefs-d'œuvre incontestables, est apte à fournir une main-d'œuvre remarquable pour alimenter les laboratoires, les ateliers et les studios, n'oubliez pas que «la vedette» qui constitue la «matière première» indispensable à la création d'un film, est plus sensible que l'acier et le rubis qui entrent dans la fabrication d'une montre. Il faudra que les organisateurs possèdent le même amour que le cabinetier penché sur son établi.»

seront certes intéressés de lire les passages essentiels de cet article qui a été très remarqué dans les milieux cinématographiques, tant en raison de l'autorité de son auteur qu'en raison de son contenu.

«Il faut bien trouver», ainsi écrit M. René Bizet, «des excuses à la faiblesse générale de la production cinématographique française. Il est certain que nous sommes capables de mieux faire. Nous avons donné assez de preuves de nos mérites pour qu'il soit besoin d'insister. Sans doute, nos meilleurs metteurs en scène ne sont pas en France. Mais enfin, il reste quelques véritables artistes qui pourraient certainement nous donner de bons films dignes de notre passé, si le cœur y était et si le climat, comme on dit, le permettait.

Mais reconnaissons que c'est bien difficile aujourd'hui pour un cinéaste qui s'adresse à un grand public de produire une œuvre personnelle. Il est entendu qu'il ne faut plus de films d'un réalisme amer et décourageant; il est bien entendu qu'il ne faut plus de films aux tendances morbides; il est entendu qu'il y a des idées et des sentiments qui ne peuvent plus se donner libre cours; il est entendu....

Je ne dis pas que tout cela ne soit pas parfaitement logique et naturel dans les temps que nous vivons et dont nous ne voyons pas précisément la fin, mais il faut avouer que tant d'interdictions, pour aussi compréhensibles qu'elles soient, ne facilitent pas la tâche d'un metteur en scène qui a un peu de tempérament.

Si vous ajoutez à cela que, privés de la vision des productions américaines depuis près de deux ans, le cinéaste va de l'avant avec un bandeau sur les yeux, vous reconnaîtrez que notre cinéma ne peut guère prétendre à garder la place qu'il occupait dans le monde en 1939. Et il en sera de même aussi longtemps que les circonstances ne permettront pas à ceux qui font des films d'avoir l'entière liberté de leurs mouvements.

C'est pourquoi on est injuste à l'égard de notre production qui ne peut pas être meilleure qu'elle n'est. L'absence de concurrence américaine, quoi qu'en aient pensé, jadis, ceux qui voulaient interdire la projection des films d'Hollywood sur nos écrans, est et restera une grande cause de faiblesse aussi longtemps qu'elle se prolongera....

On a bien vu le résultat de la politique de la cloche, si je puis dire, en U.R.S.S. où, en quelques années, un des cinémas les plus puissamment originaux du monde, n'a fait que répéter, en les déformant, ses productions les plus caractéristiques.

Donc, ne gémissons pas. Ne poussons pas de soupirs. N'accusons ni les producteurs, ni les metteurs en scène, ni les scénaristes. Attendons que les événements nous permettent de considérer le problème cinématographique comme il doit l'être, c'est à dire dans un climat normal, et en toute liberté.»

## Les difficultés de la production française

*A propos d'un article de M. René Bizet.*

La décadence du film français afflige, avec les spectateurs et critiques en France, ses nombreux amis dans le monde entier. Des années durant, ils avaient suivi les progrès des cinéastes français et applaudi à leurs grandes créations artistiques, qui témoignaient de leur talent original et d'une richesse d'expression peu commune.

Les critiques que suscitent, en France et à l'étranger, la plupart des productions françaises de ces derniers temps, affligent les cinéastes français; cela d'autant plus que beaucoup d'entre eux admettent, en

toute franchise, le bien-fondé des reproches adressés tantôt au choix du sujet ou du scénario, tantôt à la réalisation et à l'interprétation.

Ces défaillances résultent, nous dit-on, des conditions de travail si difficiles et qui ne permettent pas de faire mieux. Soucieux de faire comprendre la situation du film français, M. René Bizet, un des critiques français les plus réputés, a donné à la «*Revue de l'Ecran*» un éditorial portant le titre «Un Climat favorable....», et qui est un véritable plaidoyer. Nos lecteurs